

Et s'il revenait un jour

Fin du printemps 1913, Tarbes

Je croyais que tu ferais partie de nos vies. Cependant, tu en es sorti, comme si tu étais de trop avec nous. Qui es-tu Mathieu ? Qu'es-tu devenu ? Es-tu seulement en vie ? médite Joachim.

Le visage de Mathieu se dessine en filigrane à travers la pluie diluvienne cinglant fortement les vitres de la haute fenêtre donnant sur la rue des ateliers. Un bruit fracassant retentit, mais Joachim n'entend rien, il se laisse emporter par les grosses gouttes qui s'écrasent sur les carreaux. Son regard pensif, sur la voie désertée par la violence de l'orage, se voile tristement et le décor familial s'efface doucement, cédant la place aux souvenirs de son enfance. Il s'enfonce profondément pour disparaître très loin dans le Nord, en Belgique, au cœur du bassin de la Meuse. Il gambade à travers les champs de betteraves et d'orge ; ses yeux se plissent pour observer les terrils dessinant des petites collines sombres et guère flatteuses au milieu du paysage. Il court le long des artères récemment pavées et là, en bordure du fleuve, il contemple les infrastructures industrielles qui ont rythmé son existence. L'existence de toute sa famille. Il jouit des joies de l'enfance, chapardant des douceurs mises sous clé, échappant à la colère matriarcale, se réfugiant au creux des bras rassurants de son

père, jouant en compagnie de ses frères ou se battant avec eux, parfois comme des chiffonniers. C'est Mathieu le plus querelleur, les genoux écorchés et la chemise souvent déchirée, traces infaillibles de ses bagarres. Anthème demeure plus calme, moins turbulent, moins orageux. C'était avant, avant que les attaches ne s'appauvrissent, que les conflits ne prennent le pas sur l'affection, que les liens ne se délient.

La chaleur étouffante de ce mois de juin 1913 a eu raison du ciel en le transformant en une effroyable tourmente, agitant l'esprit de Joachim sous le roulement de tonnerre. Quel élément déclencheur bouleverse autant sa mémoire ? Il ne saurait l'expliquer. Aujourd'hui plus qu'hier, son cœur ne rêve qu'à un seul être : un homme, un lien indéfectible, celui du sang, cette énergie étrange les unissant de la naissance à la mort, cette source précieuse qui a fait d'eux des individus à part entière. Cependant, la douloureuse réalité de la vie aura engendré deux étrangers, alors qu'ils paraissaient des frères inséparables.

— À quoi songez-vous, mon ami ?

La douce voix d'Alice perturbe le chemin tortueux de ses pensées, alors il abandonne ses pas méditatifs et se laisse revenir à l'évidence. Il sourit tristement à son épouse installée langoureusement dans les formes rondes du canapé et il délaisse sa position pour la rejoindre sur le soyeux velours bleuté.

— Pardonnez-moi cette mélancolie.

En remarquant la sueur sur le front d'Alice, il sort un mouchoir plié de sa poche et essuie les perles qui ruissellent sur le haut du visage soucieux, en évitant de défaire la coiffure subtilement réalisée en turban autour de la tête. Son *Ali* est une femme raffinée dans son élégante robe en linon rose poudré garnie de broderies, le coude reposant sur le coussin orné de fleurs et d'animaux. Sa grâce infinie se déclare dans le moindre de ses gestes. Un tableau d'elle agrémenté le

dessus de la cheminée, plus qu'un portrait, c'est un hommage à sa beauté. Un jeune peintre l'a réalisé. Il a reproduit ce charme incroyable qui émane d'elle. Elle est cadrée jusqu'au buste sur un fond bleu nuit et l'artiste a joué sur la position de la tête auréolée de ses cheveux d'or, légèrement penchée, lui donnant un air songeur, mais elle ne rêve pas, parce que son regard paraît suivre le spectateur et vouloir lui confier quelque chose.

— Il fait si chaud pour un mois de juin, et l'orage nous empêche d'aérer, regrette Alice.

Puis, plaçant sa main délicate sur celle de son mari, elle poursuit posément :

— Que se passe-t-il ? Vos affaires vous inquiètent ?

Joachim est ingénieur au sein d'une petite usine de forges hydrauliques. Il travaille avec son père dans les ateliers implantés, il y a un certain nombre d'années, au cœur de la ville, le long des canaux alimentés par la rivière, et qui se sont rapidement imposés. Une modeste entreprise, mais dynamique et qui mobilise une fonction qualifiée. Les Defawe ont connu une ascension sociale avec le père, François. La famille s'est embourgeoisée et vit aujourd'hui dans l'aisance.

— Tout va bien de ce côté-là, ma douce. Je songeais simplement à mon frère.

— Anthème ? Avez-vous des nouvelles récentes de Liège ?

Anthème est le seul des fils Defawe à être resté en Belgique où il excelle en électricité et en chimie industrielle. Il a même à son actif plusieurs brevets.

— Non, je pensais à Mathieu.

Pourquoi se sent-il soudainement coupable d'évoquer la brebis galeuse de la famille ?

— Votre frère aîné, dit seulement Alice comme si le simple fait de le nommer pouvait la souiller.

— Ne portez point de jugement sur lui, rétorque Joachim en décelant le timbre tendu et frémissant.

— Bien sûr que non. Mais ce que m'en a dit votre sœur Rosalie est terrifiant.

— Tss... Rosalie est un peu trop péremptoire sur ce sujet. Méfiez-vous-en, ma douce.

— Pourquoi penser à lui aujourd'hui ?

En effet, pour quelle raison ? N'a-t-il pas le droit de méditer, même chaque jour, sur le mystère qui entoure le réprouvé pour les uns, l'absent pour les autres ?

— Je me demande : qu'est-il devenu ? Quel homme ? Quel mari ? Quel père ? Je n'ai que deux ans d'écart avec lui et il y a près de quinze ans que je ne l'ai plus revu. Personne ne l'a retrouvé. Et nul n'ose prononcer son nom. Vit-il seulement encore ?

Alice serre plus fort sa main dans la sienne. Une belle main masculine qui aurait pu jouer du piano, elle remarque qu'elle est aussi fine et longue que celle de sa belle-mère. Elle sait qu'elle ne peut rassurer son mari sur le destin tragique de son frère, toutefois elle lui garantit son soutien inconditionnel.

— J'aurais aimé vous aider, Jo. Sachez que mes oreilles seront toujours attentives à vos réflexions ou confidences. Je sais si peu de choses sur votre frère. Pratiquement rien. J'ignorais que vous étiez si proches.

— Enfant, oui. Ensuite, tout a changé. C'est un peu comme s'il gardait le goût de la colère, une attirance pour la provocation. Quand ses yeux s'enflammaient de fureur...

— Il souffrait, Jo.

Joachim la considère en fronçant les sourcils et se méfie :

— C'est Rosalie qui vous a dit cela ?

— Non, mon ami. C'est vous, à travers vos mots, répond Alice d'une voix qu'elle maintient douce.

— Vous avez raison, il souffrait et rien ni personne ne pouvait l'aider. Il s'enfermait dans sa colère, s'isolait, se retranchait au fond d'un mutisme obstiné. Douloureux. Je crois qu'il était désespéré.

Joachim se souvient de son frère aîné, un garçon d'une nature introvertie et froide, et d'un flegme imperturbable. C'est du moins, l'apparence qu'il donnait. Ses parents le voyaient calculateur, égoïste et impitoyable. Joachim le connaissait autrement, une personne patiente et réfléchie, obstinée et honnête. Mathieu se montrait téméraire et dynamique, toujours agité comme s'il ne tenait pas en place plus de quelques secondes. Il pouvait entrer dans une de ces colères qui explosent en une rage incontrôlée et il envoyait valser quiconque se trouvait en travers de sa route. Mais son cœur cachait une grande tendresse.

Joachim lisse ses longues moustaches brunes entre ses doigts, signe manifeste d'une profonde concentration. L'orage s'éloigne, dégageant peu à peu le ciel, jusqu'à ce qu'une nouvelle bourrasque envahisse la pièce. Les pas courants de deux enfants font trembler les meubles autour d'eux à leur arrivée. Le petit Marceau, poursuivi par sa sœur, se jette dans les bras protecteurs de sa mère, accompagné d'un élan de panique, tandis que Violette, du haut de ses sept ans, s'oppose à son père :

— Marceau m'a tiré les cheveux !

L'enfant se met à pleurer en se blottissant contre l'épaule de sa mère et sanglote :

— Violette m'a pris ma toupie !

Les parents s'observent un instant et leur regard acquiesce un accord évident. Joachim se penche sur sa fille et lui explique gravement tout en admirant ses jolies boucles brunes :

— Ce n'est pas bien de prendre ce qui ne vous appartient pas sans demander, demoiselle.

— Mais papa, il n'aurait pas voulu me prêter la toupie.

— Ce n'est pas là un argument raisonnable, Violette.

Alice redresse Marceau blotti contre elle pour lui faire face et marque son mécontentement quant à sa violente réaction :

— Je ne veux plus que vous tiriez les cheveux de votre sœur. Venez me voir pour vous plaindre.

Affichant une mine déconfite, les enfants consentent et demandent pardon.

— Bien, maintenant nous allons nous changer pour le repas de ce soir, annonce Alice en leur prenant la main et les emmenant hors du salon.

Joachim en profite pour s'installer dans son cabinet de travail, dont l'ornementation est sans prétention. Une bibliothèque meuble un pan de mur et sur l'autre côté, des petits tableaux y sont accrochés. Un bureau à pieds tournés décoré de minuscules statuettes et des sièges simples aménagent la pièce. Joachim doit surmonter divers problèmes de la société. Plusieurs accidents de transport ont eu lieu dans l'étroitesse des rues. Il sait qu'une solution urgente à tous ces désagréments reste à trouver. Toutefois, ces mesures ont un coût, des dérogations, des obligations, la réunion d'un comité et des votes. Il a besoin d'un embranchement ferroviaire pour relier son usine et la gare. Il s'en persuade chaque jour qui passe.

Endossant son pardessus sur son costume trois pièces et posant son chapeau sur sa tête, Joachim quitte sa maison proche des ateliers. Son élégante silhouette longiligne suit les rues pavées et ruisselantes après l'orage. D'un pas fringant, il fait attention à ne pas trop mouiller le bas de son pantalon et s'écarte, d'un bond sur le côté, pour éviter les fiacres, les charrettes ou une rare automobile. Il traverse le pont et parcourt la grande avenue qui s'anime de nouveau sous les derniers rayons d'un soleil enfin triomphant. Il laisse derrière lui la vieille cathédrale où il s'est marié et où ses enfants ont été baptisés. Il lui faudra une bonne demi-heure de marche avant de remonter l'artère de la maison de ses parents. Il a besoin d'espace, il veut se libérer du souvenir de Mathieu qui le hante et réfléchir sur cette histoire de transport qui devient vraiment problématique. Il suit à présent une rue étroite et ses

petites habitations alignées de pierres ou de briques et parfois chaulées, faisant face aux champs. Le ciel s'est bien dégagé maintenant, il retire son pardessus qui lui tient chaud et sent sous son chapeau la sueur coulée de ses cheveux mouillés.

Il emprunte la voie de ses parents et la maison bourgeoise sur deux étages apparaît derrière sa clôture et sa frondaison. C'est une belle demeure du XIX^e siècle exprimant la réussite sociale et professionnelle. Joachim franchit la grille en fer forgé et ses pas crissent sur l'allée de graviers ombragée. Une odeur lourde de parfum de roses mêlé à celui, plus capiteux, de la glycine l'accompagne. La plante grimpante court autour du perron, offrant ses longues grappes de fleurs mauves et sa fragrance sucrée et pénétrante à chaque visiteur. Il monte les marches en pierre de l'entrée principale abritée par une belle marquise. Une domestique l'accueille en le soulageant de son pardessus et de son chapeau. Dans le hall, le jour perce les vitraux et de multiples faisceaux de lumière apportent un effet doux et chatoyant.

C'est la maison des Defawe. Une habitation, à l'évidence, différente de celle d'Ougrée, toutefois il aimait bien cette demeure belge où il est né, où il a grandi, où il a rêvé.

— Père, les locomotives transporteraient les matières premières pour notre forge. La ligne desservirait nos ateliers, assure Joachim une fois au milieu du bureau de son père.

Calé dans son fauteuil, une pipe à la main et, dans l'autre, un verre de genévrier qu'Anthème, son cadet, lui a fait parvenir depuis Liège, François l'écoute attentivement.

— Je c-c-comprends fils. J-j-je vais étudier les d-d-documents. C'est que ça représente un coût et p-p-pas des moindres. Il faudra soumettre un dossier bien ficelé à nos associés et... à t-t-ta mère pour justifier une telle somme.

À ces dernières paroles, François se gratte le menton et prend une bouffée dans sa pipe. Un nuage odorant s'élève, quand il souffle la fumée.

— C'est un projet audacieux, je le reconnais, mais nous en avons besoin, le convainc Joachim.

Son père lui fait-il confiance ? Joachim s'interroge en l'observant. À cinquante-six ans seulement, François se retire doucement, le laissant apprendre ce que sont les responsabilités et la direction de la société. Joachim se sent à la hauteur et il veut l'être absolument, parce qu'il redoute que son père l'ait engagé là par défaut. Si Mathieu n'était pas parti, serait-il à sa place ? La question brûle ses lèvres, mais il ne l'exprimera pas. Il ne doit pas parler de l'absent. Ils l'ont banni de leur pensée et chassé de leur cœur.